



*Safara: Revue internationale de
langues, littératures et cultures*

**N°21 Volume 1
2022**

**Université Gaston Berger de Saint-Louis
B.P. 234, Saint-Louis, Sénégal
ISSN 0851-4119**

SAFARA N° 21 volume 1/2022

Revue internationale de langues, littératures et cultures

UFR Lettres et Sciences Humaines, Université Gaston Berger,

BP 234 Saint Louis, Sénégal

Tel +221 77 718 51 35 / +221 77 408 87 82

E-mail : babacar.dieng@ugb.edu.sn / khadidiatou.diallo@ugb.edu.sn

Directeur de Publication

Babacar DIENG, Université Gaston Berger (UGB)

COMITE SCIENTIFIQUE

Augustin	AINAMON (Bénin)	Ousmane	NGOM (Sénégal)
Babou	DIENE (Sénégal)	Babacar	MBAYE (USA)
Simon	GIKANDI (USA)	Maki	SAMAKE (Mali)
Pierre	GOMEZ (Gambie)	Ndiawar	SARR (Sénégal)
Mamadou	KANDJI (Sénégal)	Aliko	SONGOLO (USA)
Baydallaye	KANE (Sénégal)	Marième	SY (Sénégal)
Edris	MAKWARD (USA)	Fatoumata	KEITA (Mali)
Abdoulaye	BARRY (Sénégal)	Fallou	NGOM (USA)
Magatte	NDIAYE (Sénégal)	Vamara	KONE (Cote d'Ivoire)
Kalidou S.	SY (Sénégal)	Alexiskhergie	SEGUEDEME (Bénin)
Ibrahima	SARR (Sénégal)		

COMITE DE RÉDACTION

Rédacteur en Chef : Mamadou BA (UGB)

Corédacteur en Chef : Ousmane NGOM (UGB)

Administratrice : Khadidiatou DIALLO (UGB)

Relations extérieures : Maurice GNING (UGB)

Secrétaire de rédaction : Mame Mbayang TOURE (UGB)

MEMBRES

Ibrahima DIEME (UGB)

Cheikh Tidiane LO (UGB)

Mohamed Hamine WANE (UGB)

© SAFARA, Université Gaston Berger de Saint Louis, 2022

ISSN 0851- 4119

Couverture : Dr. Mamadou BA, UGB Saint-Louis

Sommaire

1. School and Docilization of Colonized Bodies in George Lamming's *In the Castle of My Skin* and Ngugi Wa Thiong'o's *Petals of Blood*..... 1
Babacar DIENG, Ameth DIALLO
2. Where They Came from: Paule Marshall's Allusion to Africa in *Praisesong for the Widow* 21
Mame Bounama DIAGNE
3. Recreating Highland Tradition in Neil Gunn's *Butcher's Broom* (1934) 39
Mody SIDIBE
4. Assessing the Negative Effects of Racism and Capitalist Culture on Black Progress in the US 59
Aboubacar NIAMBELE, Fatoumata KEITA
5. Fostering English as a Foreign Language students' writing competence through community service activities 81
Binta KOITA
6. La propagation des Fake news par Internet durant la pandémie de la Covid-19 au Sénégal 99
Mamadou NDIAYE, El Hadji Abdoulaye NIASS
7. La Représentation de la Gambie dans *Roots* d'Alex Haley 121
Mame Mbayang TOURE
8. Paroles de Jacques Prévert : entre discours poétique et rhétorique de la passion..... 145
Ténédjéwa YEO
9. Le club d'allemand comme espace de motivation et un laboratoire de leadership transformationnel..... 161
Aliou Amadou NIANE, Ousmane GUEYE

10. La presencia de Lovecraft en *El último diario de Tony Flowers* de Octavio Escobar Giraldo..... 177

Adam FAYE

11. Romantische Tendenzen und Repräsentationen in der Poesie Goethes und Senghors am Beispiel der Gedichte *Nachtgesang* und *Nuit de Sine* 197

Ibrahima DIOP, Mouhamadou M. SOW

Mame Mbayang TOURÉ

Enseignante-Chercheure

Département d'Anglais

Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal

Résumé

Roots: The Saga of an American Family est un roman d'Alex Haley publié en 1976. Il raconte l'histoire, sur plusieurs générations, d'une famille d'Afro-Américains en Amérique, de l'époque de l'esclavage à l'époque contemporaine. L'auteur consacre le dernier chapitre du livre à la description de ses recherches dans les archives et les bibliothèques mais surtout l'importance de la tradition orale africaine qui lui a permis de se reconnecter avec ses racines africaines, plus précisément gambiennes.

Cet article intitulé « La Représentation de la Gambie dans *Roots* d'Alex Haley » présente ce terroir si important dans la vie de l'auteur car tout commence et se termine en Gambie. Il fait aussi la description des diversités ethniques du village de Djouffouré mais aussi sa richesse culturelle et ses activités économiques. En tant qu'Africain Américain à la quête de ses origines africaines, Alex Haley fait recours à l'oralité, une des principales caractéristiques de la tradition ouest africaine, qui lui a permis de se rattacher à la terre de son ancêtre Kunta Kinte. Dans ce sens, le rôle du griot africain en tant que transmetteur du savoir et de l'histoire est magnifié à travers Kebba Kanji Fofona. Expert dans son domaine, il a permis à Alex Haley de s'identifier à une famille africaine bien précise et de définir sa vraie identité.

Mots clés : culture – oralité – identité – Africain Américain – Gambie

Abstract

Alex Haley's *Roots: The Saga of an American Family* was published in 1976. The novel recalls, through many generations, the life of an African American family living in America since slavery time. The last chapter of the book deals with the different research and enquiries the author made from records and libraries. It also focuses on the importance of African oral tradition that allows him to find his ancestral roots in Gambia. This article titled « La Représentation de la Gambie dans *Roots* d'Alex Haley » shows the importance of Gambia in the life of Alex Haley since

it constitutes his ancestral land. It also describes particularly the ethnic and cultural diversities of the Djouffouré village but also its economic activities. In the quest of his African roots, Alex Haley uses orality which is one of the main characteristics of Ouest African tradition to trace his ancestor Kunta Kinte. Thanks to the “griot” Kebba Kanji Fofona who plays a major role in the author’s identification and definition of his true identity, African storytellers are glorified.

Key words : culture – orality – identity – African American - Gambia

Introduction

Le retour en terre ancestrale est une thématique constante dans la littérature des communautés diasporiques. Hautement significatif d’une (re)découverte des origines ancestrales, il exprime une négociation avec l’identité originelle par l’écriture de l’immigration, volontaire ou forcée, pour une redéfinition de soi à partir d’une hybridité. Ce retour aux sources ancestrales traduit aussi une quête de liberté, de dignité humaine et la nécessité de formation des communautés diasporiques. Aux États-Unis d’Amérique, ce voyage ou séjour de reconnexion avec le passé lointain a fini par s’imposer comme une tradition perpétuée de génération en génération.

Ayant vécu l’esclavage, la ségrégation et le racisme, les Noirs d’Amérique ont traversé une longue période de souffrance sous la domination des Blancs. Cette tragédie historique à travers laquelle les Africains Américains se sont modelés, a un impact certain sur leur existence. Ils ont souffert d’une crise identitaire aggravée par d’autres formes d’oppression subies. Transplantés de force dans un nouveau monde, ils sont victimes d’une dépersonnalisation causée par la perte de leurs cultures africaines.

La vie quotidienne des millions de Noirs d’Amérique reste marquée par une aliénation qui a revêtu diverses formes à travers le temps. Contrairement aux émigrés européens ayant volontairement quitté leurs terres natales, ils ont presque oublié, au fil du temps, tout repère pouvant les rattacher à des origines précises. Sur la base de leur couleur noire, on les perçoit à travers des préjugés et stéréotypes qui justifient leur sentiment d’infériorité.

Face à une telle situation oppressive, les Noirs effectuent le voyage du retour en Afrique, ce qu'ils considèrent comme seul remède à leur crise identitaire. La découverte des racines ancestrales revêt les allures d'une expérience spirituelle qui fait penser au pèlerinage. À ce titre, un nombre inestimable de Noirs américains ont visité l'île de Gorée, les maisons d'esclaves au Ghana, le village de Djouffouré en Gambie, etc. Ce sont là quelques exemples qui constituent le paradigme de la négociation identitaire entre le Noir américain et l'Afrique.

Cependant, si beaucoup de Noirs américains vivent le dilemme identitaire à cause de leur non identification ni à l'Afrique ni à l'Amérique, tel n'est pas le cas pour Alex Haley, né Alexander Murray Palmer Haley (1921-1992) et auteur du célèbre roman *Roots* (1976). Cette saga familiale de l'époque de l'esclavage à l'époque contemporaine est une remontée dans le passé faite par Alex Haley qui finit par découvrir le terroir et l'ethnie auxquels appartenait son ancêtre déporté de l'Afrique vers l'Amérique.

En effet, à travers des interviews, Alex Haley apprend de ses proches parents y compris sa grand-mère Cynthia Palmer, l'histoire qui rapporte que le premier esclave de la famille s'appelait Kunta Kinte. Une telle information suscite une curiosité qui le pousse à entreprendre de longues recherches et à retrouver dans les archives, le nom et la provenance du bateau dans lequel son ancêtre a été embarqué. C'est dans ce cadre qu'Alex Haley effectue le voyage en Gambie où il trouve un homme nommé Kebba Kanji Fofana, mémoire vivante de l'ethnie Mandingue, qui parvient à remonter jusqu'aux parents de son aïeul et à trouver le nom de celui qui fut déporté. Alex Haley affirme être le descendant à la septième génération de Kunta Kinte sur la base de l'histoire familiale transmise de génération en génération. Il affirme avoir travaillé pendant douze ans sur son roman *Roots* entre recherches, voyages et écriture.

L'histoire commence en Gambie avec la naissance de Kunta Kinte et se termine par la découverte des origines africaines de l'auteur dans ce même pays. C'est justement la place significative qu'occupe la Gambie, terre ancestrale d'Alex Haley qui constitue le principal motif de cet article. Il s'agit de voir comment ce terroir est représenté dans *Roots* à travers ses caractéristiques économiques mais surtout sociales et culturelles.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il semble important de faire une brève présentation de la Gambie. La République de la Gambie est un petit État situé en Afrique de l'Ouest et enclavé dans le Sénégal. Le pays se compose d'une fine bande de terre, ne dépassant pas 50 km de large, s'étendant d'Est en Ouest sur les deux rives du fleuve qui lui a donné son nom. Elle est limitée à l'Ouest par l'Océan Atlantique et au Nord, au Sud, à l'Est par le Sénégal.

La Gambie partage des racines historiques avec les autres pays d'Afrique de l'Ouest qui ont connu la pratique de l'esclavage. Le commerce des esclaves est à l'origine de la mise en place d'une colonie sur le fleuve Gambie. En 1965, la Gambie a obtenu son indépendance du Royaume-Uni et l'anglais est devenu la langue officielle du pays. Socialement, la Gambie regroupe plusieurs groupes ethniques, chacun conservant sa propre langue et ses traditions. Les Mandingue sont majoritaires suivis des Peuls, des Wolof, des Diola et des Sarakholé (Coulon 100). Les gens de Krio, connus localement sous le nom d'Akus, sont les descendants du peuple créole de la Sierra Leone et constituent l'une des plus petites minorités ethniques en Gambie.

Dans la littérature africaine en général et gambienne en particulier, certains écrivains se sont intéressés sur l'étude de l'espace gambien et du village de Djouffouré devenu célèbre grâce au roman *Roots* d'Alex Haley. Depuis sa publication, la Gambie suscite beaucoup d'intérêt de la part de certains Noirs de la diaspora et d'Africains Américains qui ont effectué le voyage-retour en terre d'origine ancestrale.

L'étude de l'ouvrage de Pierre Gomez titré « *Territoire, mythe, représentation dans la littérature gambienne : une méthode géocritique* » (2013) est consacrée à l'analyse des différentes formes d'espaces dans la littérature gambienne ainsi que leurs impacts sur les personnages. L'auteur se fonde sur une méthodologie géocritique pour montrer comment l'espace gambien est perçu à la fois par les auteurs locaux (représentation endogène), les auteurs étrangers résidant en Gambie (représentation allogène), et les auteurs étrangers vivant à l'extérieur (représentation exogène). Pour cette dernière, la réflexion de Pierre Gomez est axée autour des récits de voyages sur la Gambie faits par Mungo Park, Michel Adanson et Jean-Yves Loude

ainsi que des textes d'une diaspora « gambienne » aux Etats-Unis notamment Phillis Wheatley et Alex Haley, respectivement au XVIIIe et XXe siècle.

Dans l'article d'Alice Bellagamba intitulé « Back to the Land of *Roots*. African American Tourism and the Cultural Heritage of the River Gambia » (2009), l'auteur traite de la popularité du petit village de Djouffouré, situé à l'embouchure du fleuve Gambie, comme l'endroit où les commerçants d'esclaves ont enlevé puis déporté vers l'Amérique, l'ancêtre d'Alex Haley, Kunta Kinte. Ce terroir de la République de Gambie a attiré l'attention de la communauté internationale grâce à la publication du roman *Racines* (version française de *Roots*) et la production d'une série télévisée portant le même titre. L'article d'Alice Bellagamba parle aussi de la commémoration de la traite atlantique des esclaves et de l'utilisation d'un tel héritage comme ressource touristique en Gambie. Selon elle, ce thème s'illustre par deux initiatives commerciales entreprises à la fin des années 1990 et qui ont pour objectif, la promotion du secteur touristique du pays. La première est la création d'un musée de l'esclavage dans la localité d'Albreda, près de Djouffouré; la seconde, une cérémonie initiatique organisée, en 2000, par la petite communauté Diola, près de la capitale Banjul, pour un groupe d'étudiants africains-américains.

A-Terre d'origine : Diversités culturelles et pratiques économiques

L'œuvre d'Alex Haley *Roots* débute en Gambie avec la naissance en 1750 de Kunta Kinte, fils d'Omoro et de Binta Kinte. La première partie du roman décrit les différentes étapes de la vie de Kunta Kinte jusqu'à son âge adulte, mais aussi la culture mandingue, la vie sociale et les principales activités économiques des hommes et des femmes de Djouffouré. L'auteur nous renseigne que Djouffouré est un village habité par des Mandingues qui pratiquent la religion musulmane et dont les occupations majeures constituent la culture de l'arachide, du coton et du riz.

Comme indiqué dans la tradition musulmane et pratiqué par les gens de Djouffouré, Omoro baptise son fils du nom de son père qui s'appelle Kairaba Kunta Kinte, sept jours après sa naissance. Le choix du nom de cet homme

qui a sauvé le village de Djouffouré de la famine n'est pas fortuit. Originaire du Mali par ses parents, il a quitté la Mauritanie pour aller s'installer en Gambie. L'espoir donc de transmettre certaines de ses vertus au nouveau né pousse certainement Omoro à donner le nom de son père à son fils, comme l'atteste la croyance populaire des Mandingues :

By ancient custom, for the next seven days, there was but a single task with which Omoro would seriously occupy himself: the selection of a name for his firstborn son. It would have to be a name rich with history and with promise, for the people of his tribe – the Mandinkas – believed that a child would develop seven of the characteristics of whomever or whatever he was named for (Haley 12).

Le passage ci-dessus montre bien la volonté d'Omoro d'inculquer à son fils aîné les valeurs morales telles que le respect, la dignité, la bravoure et la connaissance qu'incarnait Kairaba Kunta Kinte. D'ailleurs, ce dernier est surtout connu pour ses prières et ses facultés mystiques qui ont sauvé le village de Djouffouré dont la population tombait malade et mourait de famine à cause d'un manque de pluie. Le jeune Kunta Kinte apprend de sa grand-mère paternelle, Yaïsa, que c'est grâce aux prières de son homonyme que le village est épargné de la misère comme le souligne ce passage:

And Allah then guided the young holy man's footsteps in a southerly direction, finally to The Gambia, where he stopped first in the village of Pakali N'Ding. In a short while, the people of this village knew, by the quick results from his prayers, that this young holy man had upon him Allah's special favor. [...] It was here that he heard of the village of Juffure, where people were sick and dying for lack of a big rain. And so at last he came to Juffure, said Grandma Yaïsa, where for five days, ceaselessly, he had prayed until Allah sent down the big rain that saved the village (Haley 25-26).

Dans cette première partie du roman qui se passe en Gambie, Alex Haley décrit tous les rituels du village, les croyances religieuses des habitants, leurs tabous, leurs styles de vie, etc. Que ce soit dans les cérémonies de baptême ou de deuil, chaque célébration porte une marque bien particulière de la culture mandingue. Par exemple, le baptême de Kunta Kinte dévoile un certain nombre de rituels propres à sa société et qui s'illustrent à travers ce passage :

When the eighth day arrived, the villagers gathered in the early morning before the hut of Omoro and Binta. On their heads, the women of both families brought calabash containers of ceremonial sour milk and sweet munko cakes of pounded rice and honey. Karamo Silla, the *jaliba*¹ of the village, was there with his tan-tang drums; and the *alimamo*², and the arafang, Brima Cesay, who would some day be the child's teacher; and also Omoro's two brothers, Janneh and Saloum, who had journeyed from far away to attend the ceremony when the drumtalk news of their nephew's birth had reached them (Haley 12).

Cette citation ci-dessus montre tous les facteurs culturels intégrés dans la cérémonie de baptême au village de Djouffouré. Célébré au huitième jour après la naissance du bébé, on note la présence des membres des deux familles, du musicien qui anime la fête, de l'homme religieux qui est chargé de formuler des prières et de dévoiler son nom à l'assistance. Calebasses sur leurs têtes, les femmes se chargent de distribuer la nourriture faite à base de riz et de lait.

Un autre aspect de la vie culturelle du village est le rituel de deuil qui présente aussi certaines caractéristiques. Si le baptême consacre des moments de joie et de bonheur, le deuil par contre dévoile toute la consternation des habitants de Djouffouré. Dans *Roots*, le décès de Yaisa, mère d'Omoro et grand-mère de Kunta Kinte, constitue une illustration des rites funéraires dans la communauté. Parmi les particularités du deuil, on note le battement de tam-tam et les éloges à l'endroit de la défunte mais aussi le rituel des sept tours fait par des femmes autour d'elle, accompagné de prières. Tout comme les femmes, les hommes, particulièrement les célibataires, participent également à la cérémonie en plaçant des cornes remplies de cendre tout autour du corps de la disparue. Tout ce processus funéraire s'illustre dans ce passage suivant:

Amid the milling confusion, Kunta saw an anguished Omoro and a bitterly weeping old Nyo Boto. Within moments, the *tobalo drum*³ was being beaten and the jaliba was loudly crying out the good deeds of Grandma Yaisa's long life in Juffure. Numb with shock, Kunta

¹ Le musicien

² Le guide religieux (l'imam) du village mandingue

³ Un grand tam-tam de cérémonie

stood watching blankly as the young unmarried women of the village beat up dust from the ground with wide fans of plaited grass, as was the custom on the occasion of a death. [...] Through his tears, Kunta saw the mourners walk seven circles around Yaisa, praying and chanting as the alimamo wailed that she was journeying to spend eternity with Allah and her ancestors. To give her strength for that journey, young unmarried men tenderly placed cattle horns filled with fresh ashes all around her body (Haley 28).

La vie économique de Djouffouré reste marquée par la pratique de l'agriculture, de l'élevage et de la chasse. La culture du riz est principalement exercée par les femmes et celle de l'arachide et du coton par les hommes. Malgré les charges domestiques qu'elles exercent, elles ne sont assistées ni par leurs maris ni par leurs enfants : "The harvesting of groundnuts and couscous was complete, and the women's rice came next. No men helped their wives; even boys like Sitafa and Kunta didn't help their mothers, for rice was women's work alone" (Haley 42). A l'image de Binta Kinte, les femmes de Djouffouré sont très courageuses, puisqu'elles mènent des travaux durs pour aider leurs maris et subvenir aux besoins de la famille. Avec leurs enfants au dos, elles bravent le soleil et labourent la terre comme le montre ce passage :

While she was recovering from childbirth, Binta's rice plot had been attended by Grandma Yaisa, but now Binta was ready to resume her duties. With Kunta cradled across her back in a cotton sling, she walked with the other women – some of them, including her friend Jankay Touray, carrying their own newborns, along with the bundles they all balanced on their heads – to the dugout canoes on the bank of the village bolong, one of the many tributary canals that came twisting inland from the Gambia River, known as the Kamby Bolongo (Haley 14).

Cependant, la seule préoccupation des villageois reste le cycle irrégulier de la pluie qui, des fois, provoque l'infertilité de la terre mais aussi apporte la famine si elle n'arrive pas. Le manque d'eau qui empêche le développement des cultures, pousse les habitants à formuler des prières et à faire des sacrifices. Certains même vont jusqu'à quitter leur terroir et se réfugier dans d'autres villages pour devenir des esclaves afin de survivre. Toutes ces inquiétudes se résument à travers ce passage.

Although the people prayed very hard to Allah, and danced the ancestral rain dance, and sacrificed two goats and a bullock every day, still everything growing in the ground began to parch and die. Even the forest's waterholes dried up, said Nyo Boto, and first wild fowl, and then the forest's animals, sick from thirst, began to appear at the village well. [...]. Some – the old and the weak and the sick – began to die. Others left town, seeking another village to beg someone who had food to accept them as slaves, just to get something into their bellies, and those who stayed behind lost their spirit and lay down in their huts (Haley 21).

La partie du récit qui suit montre toutes les difficultés que rencontrent les villageois de Djouffouré. Comme en Gambie, ce rituel est aussi pratiqué au Sénégal par les Lébou, pêcheurs de tradition dans le village de Yeen, à trente-cinq kilomètres de Dakar. Appelé « Bawou Nan », il s'agit d'une cérémonie incantatoire pour obtenir la pluie. Un jour durant, hommes et femmes déguisés, chantent, dansent et imploront les ancêtres. Cependant, en dehors de l'agriculture, les habitants du village pratiquent l'élevage domestique et la chasse pour survivre. En effet, nous explique grand-mère Yaisa, la société mandingue possède des tabous qui interdisent la consommation de certains animaux. Selon elle,

Tribal taboos forbade the Mandinkas to eat the abounding monkeys and baboons; nor would they touch the many hens' eggs that lay about, or the millions of big green bullfrogs that Mandinkas regarded as poisonous. And as devout Moslems, they would rather have died than eat the flesh of the wild pigs that often came rooting in herds right through the village (Haley 22-23).

En effet, dans *Roots*, Alex Haley dévoile la riche culture de la Gambie à travers la vie sociale et religieuse de Djouffouré. Un autre trait caractéristique du terroir constitue l'hospitalité qui se manifeste par l'accueil chaleureux de visiteurs qui passent par le village ou qui y séjournent à la fin de chaque saison de pluie. Généralement, les enfants, comme le jeune Kunta Kinte, annoncent leur arrivée à leurs parents qui les accueillent en leur offrant de la nourriture et un abri :

The Gambia's season for travelers had begun. Along the network of walking paths between its villages came enough visitors – passing by or stopping off in Juffure – to keep Kunta and his playmates on the lookout almost every day. After alerting the village when a stranger appeared, they would rush back out to meet each visitor as he approached the travelers' tree. [...] In accordance with ancient tradition, a different family in each village would be chosen every day to offer food and shelter to arriving visitors at no cost for as long as they wished to stay before continuing their journey (Haley 34-35).

En Gambie, dans la période de l'esclavage, la vie sociale est également marquée par le festival de la moisson qui est un événement majeur pour les villageois. La fin de la saison des pluies marque le début des festivités regroupant tous les habitants du village et même des voisins qui, pendant des jours, mangent et dansent au rythme des instruments de musique comme la kora, le tambour et le balafon joués par des musiciens et des griots. Cette fête est, pour les enfants et leurs parents, l'occasion de porter leurs plus beaux habits, d'exprimer toute leur joie, mais aussi de rendre grâce à Dieu pour les bonnes récoltes obtenues. Avec l'abondance de la nourriture, tout le monde se régale à l'image de Kunta Kinte et de ses camarades.

Cette fête de la moisson rappelle la Thanksgiving ou Action de grâce qui est célébrée particulièrement aux Etats-Unis et au Canada chaque année au quatrième jeudi du mois de novembre. Historiquement, Thanksgiving fut organisé par William Bradford, dirigeant de la colonie de pèlerins venus d'Angleterre à bord du bateau Mayflower et qui s'étaient installés à Massachusetts. Il s'agissait d'un jour de fête durant lequel ces habitants de la Nouvelle-Angleterre remerciaient Dieu par des prières et des réjouissances pour la récolte abondante.

Dans *Roots*, la fête de la moisson est aussi un moment de rencontre sportive avec des séances de lutte traditionnelle entre les jeunes de Djouffouré et ceux des autres villages. Comme il est de coutume dans beaucoup de sociétés africaines, la moisson est suivie de cette activité qui permet aux adversaires de mesurer leur force. Avec le retentissement des tambours qui accompagnent les deux camps, les adversaires se préparent selon leur tradition en faisant des feintes et des esquives. Concernant le camp des jeunes de Djouffouré, la préparation se fait comme suit :

The villagers rushed now to the wrestling place. As Juffure's wrestlers slipped into their brief dalas with the rolled-coth handholds on the sides and buttocks, and smeared themselves with a slippery paste of pounded baobab leaves and wood ashes, they heard the shouts that meant that their challengers had arrived. These powerfully built strangers never glanced at the jeering crowd. Trotting behind their drummer, they went directly to the wrestling area, clad already in their dalas, and began rubbing one another with their own slippery paste. When Juffure's wrestlers appeared behind the village drummers, the crowd's shouting and jostling became so unruly that both drummers had to implore them to remain calm (Haley 49-50).

La richesse culturelle de Djouffouré se lit à travers ces lignes qui décrivent le déroulement de la cérémonie de lutte, l'ambiance qui règne sur le lieu mais surtout l'extase de la population qui peine à se retenir. Cette fête s'inscrit donc dans l'agenda culturel de la communauté puisqu'elle promeut le courage, la solidarité, la fraternité et le bon voisinage. Ainsi, toutes ces valeurs sont transmises de manière générationnelle à travers la tradition orale.

B- Le rôle du griot dans la tradition orale

Selon Ursula Baumgardt (2017), « le terme « oralité » du latin *os / oris* « bouche » désigne dans le domaine des pratiques langagières et de l'art verbal, les productions qui sont réalisées oralement et qui relèvent du patrimoine culturel immatériel ». Abordant dans le même sens, Jean Cauvin (1980) pense que « dans les « cultures de l'oralité », la communication passe prioritairement par les échanges verbaux et comprend, entre autres, le divertissement, la création et la transmission des savoirs ». Jean Peytard (1970) renchérit en définissant l'oralité comme :

Le caractère des énoncés réalisés par articulation vocale et susceptibles d'être entendus. Cette conception de l'oralité prend donc en compte la parole comme un langage articulé, inséparable des caractéristiques qui l'entourent telles que la diction, la prosodie, l'intonation, le débit, les accents, les pauses etc. Elle prend aussi en compte une situation d'échange où émetteur et récepteur sont en

situation de face à face (le maître devant ses élèves) ou isolés l'un de l'autre (cas du téléphone) (p.35).

Toutes ces définitions constituent un éclairage théorique à l'analyse de concept d'oralité qui est bien présente dans *Roots*. En effet, la société gambienne, en général, et celle mandingue de Djouffouré, en particulier, est caractérisée par la tradition orale perpétuée par les grands-parents, parents, mais surtout par les griots qui assument la transmission de l'histoire de la société. Selon la communication de Raphaël Ndiaye au sujet de la « Tradition orale: de la collecte à la numérisation », lors de l'IFLA Council and General Conference, rencontre tenue du 20 au 28 août 1999 à Bangkok, « *la tradition orale représente la somme des données qu'une société juge essentielles, retient et codifie, principalement sous forme orale, afin d'en faciliter la mémorisation, et dont elle assure la diffusion aux générations présentes et à venir* » (IFLA 1999).

Cette citation montre bien l'importance du griot telle qu'elle se manifeste dans l'œuvre d'Alex Haley. Dans la préface de son œuvre intitulée *Soundjata ou l'épopée mandingue* (1984), Djibril Tamsir Niane rappelle le rôle primordial du griot dans la société africaine. Il exprime sa pensée dans l'extrait suivant :

Autrefois les griots étaient les conseillers des rois, ils détenaient les constitutions des royaumes par le seul travail de la mémoire ; chaque famille princière avait son griot préposé à la conservation de la tradition ; c'est parmi les griots que les rois choisissaient les précepteurs des jeunes princes. Dans la société africaine bien hiérarchisée d'avant la colonisation, où chacun trouvait sa place, le griot nous apparaît comme l'un des membres les plus importants de cette société car c'est lui qui, à défaut d'archives, détenait les coutumes, les traditions et les principes de gouvernement des rois (p.1).

Considérés comme des figures importantes, les griots sont les gardiens du temple, les conservateurs des valeurs léguées par les ancêtres et les transmetteurs du savoir aux jeunes. Dans la littérature africaine en général, la présence des griots est très manifeste puisqu'ils jouent un rôle déterminant dans la société. C'est dans ce sens que Camara Laye les présente comme suit :

The griots are groups of people in Western Sudan which includes West Africa, who are guardians of history of the community and keep as well as recreate the tradition of oral performance. The griots are known generally in the Senegambia region, among the Manding, the Wolof, the Bambara and other ethnic groups in the upper Niger region of West Africa from Mali to Niger (Camara 3).

Cette citation nous montre à bien des égards que les griots sont plus présents en Afrique de l'Ouest et particulièrement au sein des ethnies Bambara, Wolof et Mandingue. Dans ces communautés, ils sont considérés comme des conservateurs de la tradition orale. Ceux qui appartiennent à ces familles sont des spécialistes de l'histoire, la généalogie, les chants et de la rhétorique. Sécou Keita décrit le griot comme: "a West African story teller, singer, musician, and oral historian. He excels as orator, lyricist and musician. [...] the griot keeps records of all births, death, marriages, through the generations of the village or family" (Keita 4).

Dans la plupart des sociétés africaines, il est du devoir des communicateurs traditionnels de rattacher les jeunes à leur passé qui représente une lanterne pour le présent et le futur. Explicitant la fonction sociale des conteurs à travers l'oralité, Harold Scheub renchérit:

Storytellers are the mirrors of our nature, the guardians of our ideals, the means whereby we find our connections. They move us into new worlds, into realms blushed in cardinal colors, domains of fantasy in which we will be shorn of our identities and be recast, reborn, reemerging into our reality refurbished, rejuvenated, revitalized, and restored. They make possible the transformation of members of audiences into unique and rare entities with new and daunting responsibilities. Storytellers form our children, remind us of who we are (Scheub 174).

L'énumération que fait Scheub, pour détailler le rôle du conteur dans cet extrait, montre l'importance des griots, des conteurs ou des personnes âgées comme Kebba Kanji Fofona dans *Roots*. La célèbre pensée d'Amadou Hampâté Bâ selon laquelle un vieillard qui meurt en Afrique est une bibliothèque qui brûle, montre la dimension éducative de la personne âgée dans la société africaine. Mais selon certaines pensées comme celle de Kouamé Adou, on note une fonction plus importante chez le griot que sur les

autres communicateurs traditionnels. Dans ce sens, il écrit : « S'il est vrai que les aînés sont perçus comme les transmetteurs de la sagesse ancestrale, il faut reconnaître que toutes les personnes âgées n'ont pas forcément la qualité d'hommes sages. À l'opposé, tout griot revêt un statut particulier puisqu'il est à la fois historien, conteur, musicien et philosophe » (Adou 7). C'est dire donc que le rôle du griot est le plus remarquable dans la transmission de l'héritage ancestral même si « des questions sur la véracité de ses propos ou sur la relation entre les versions actuelles de l'histoire, des mythes et épopées qu'il transmet et celles d'autrefois se posent » (Adou 7).

Dans l'œuvre d'Alex Haley, l'oralité s'illustre par les nombreuses histoires racontées à Kunta Kinte. En tant qu'enfant, il apprend beaucoup de sa grand-mère Yaisa mais aussi de la vieille Nyo Boto qui, affectueusement, relate des contes enseignant des leçons de morale aux petits. De toutes les histoires, celles fournies par Nyo Boto sont les préférées de Kunta Kinte et de ses camarades. Le narrateur, dans l'extrait ci-après, procède à une description physique de la femme qui, malgré son âge avancé, est entourée par les enfants :

As little as he was, Kunta was already familiar with some of the stories that his own Grandma Yaisa had told to him alone when he had been visiting in her hut. But along with his first-kafo playmates, he felt that the best story-teller of all was the beloved, mysterious, and peculiar old Nyo Boto. Bald-headed, deeply wrinkled, as black as the bottom of a cooking pot, with her long lemongrass-root chewstick sticking out like an insect's feeler between the few teeth she had left [...] Though she acted gruff, the children knew that she loved them as if they were her own, which she claimed they all were. Surrounded by them, she would growl, "Let me tell a story..." (Haley 18-19).

En grandissant dans un environnement où il est entouré de ses grands-parents, Kunta Kinte apprend à bas âge, à travers eux, et à travers les griots, l'histoire du brave Soundiata Keita dont l'armée a vaincu beaucoup d'ennemis. La fonction de grand-mère Yaisa et de Nyo Boto dans *Roots* permet de saisir l'affirmation d'Obioma Nnaemeka qui situe la femme au commencement du verbe avec la charge de garder les valeurs culturelles à transmettre aux enfants par les éléments de l'oralité:

In the beginning was Africa/orality/the word and the word was women's. Can one claim reasonable knowledge of modern African women writers without taking a measured walk in their mothers' gardens? In African oral tradition, women were very visible not only as performers but as producers of knowledge, especially in view of oral literature's didactic relevance, moral (izing) imperatives and pedagogical foundations (Nnaemeka pp.137-138).

De ce point de vue, *Roots* porte la forte empreinte de l'oralité, ce qui lui confère des caractéristiques de la littérature africaine considérée comme « une pratique du non texte. Elle se refuse comme écriture et création mais se revendique comme une activité qui relève de la pratique du verbe proféré (Diakitè 13).

Cette pensée d'Obioma Nnaemeka fait penser au Prologue c'est-à-dire les dix-huit premiers versets de l'Evangile selon Saint Jean dans le Nouveau Testament :

Au Commencement était le Verbe,
et le Verbe était en Dieu,
et le Verbe était Dieu.
Il était au commencement en Dieu.
Tout par lui a été fait, et sans lui
n'a été fait rien de ce qui existe.
En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes,
Et la lumière luit dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont point reçue. (chap. 1, 1-18)

Ces mots de l'évangéliste constituent une sorte de méditation sur la personne de Jésus-Christ dans toute sa splendeur et sa plénitude. Tout se crée, tout se transforme par la parole de Dieu. Elle donne vie à la création et à l'humanité. L'omniprésence de Dieu est révélée à travers la création. C'est dire donc qu'il est au début et à la fin de l'existence. Tout comme la parole de Dieu est au commencement, la femme est à la base de la société. Elle est la pierre sur laquelle est bâtie la culture.

Comme beaucoup de pays africains situés sur la côte ouest de l'océan atlantique, la Gambie a été également victime de la traite négrière. Ce phénomène qui a causé la souffrance d'hommes et de femmes constitue un traumatisme pour le jeune Kunta Kinte. Habité par la peur, son frère Lamine

et lui saisissent le moment opportun pour demander à leur père Omoro ce qu'est l'esclavage. La crainte que ses enfants soient enlevés par les Blancs le préoccupe à tel point qu'il leur annonce la présence de ces étrangers. En plus, il leur fait savoir le danger qu'ils courent sur le terroir de Djouffouré tout en leur prodiguant quelques conseils et précautions à adopter :

Never be alone when you can help it," said Omoro. "Never be out at night when you can help it. And day or night, when you're alone, keep away from any high weeds or bush if you can avoid it." [...] "And wherever you see much smoke away from any villages, it is probably his cooking fires, which are too big. You should closely inspect his signs to learn which way the toubob⁴ went. Having much heavier footsteps than we do, he leaves signs you will recognize as not ours: He breaks twigs and grasses. And when you get close where he has been, you will find that his scent remains there. It's like a wet chicken smells. And many say a toubob sends forth a nervousness that we can feel. If you feel that, become quiet, for often he can be detected at some distance (Haley 71).

Tout comme les grands-mères, Omoro joue un rôle important dans l'éveil de conscience des deux enfants. Dans ce cas, l'histoire de l'esclavage à Djouffouré racontée à Kunta Kinte et à Lamine, leur a causé des frissons, ce qui leur permet d'être plus prudents. Cependant, malgré tous les conseils de son père, Kunta Kinte, qui cherchait du bois pour le tam-tam de son jeune frère, finit par être capturé par les esclavagistes. Ainsi, son voyage forcé vers l'Amérique lui impose une nouvelle vie et fait de lui, l'ancêtre tant recherché par le Noir Américain Alex Haley, son arrière-arrière petit fils.

Le souci de connaître ses origines africaines pousse l'auteur de *Roots* à mener des investigations qui l'ont mené en Gambie. De ce fait, la deuxième représentation de l'espace gambien dans l'œuvre s'articule autour du retour d'Alex Haley en terre ancestrale. Comme il est de coutume dans la société mandingue, la tradition orale reste le moyen privilégié pour perpétuer leur culture. L'initiation d'Alex Haley à ses racines ancestrales revient à un griot renommé, expert incontournable dans la restitution du passé par les canaux de l'oralité: contes, légendes, épopée, mythes.... (Asante 225). Grâce à l'aide de Kebba Kanji Fofona, Alex Haley parvient à découvrir ses vraies racines à

⁴ Toubob signifie le Blanc.

travers l'arbre généalogique des Kinte qu'il lui a tracé. Décrivant la narration de l'histoire ancestrale par le griot, Haley écrit :

The old man sat down, facing me, as the people hurriedly gathered behind him. Then he began to recite for me the ancestral history of the Kinte clan, as it had been passed along orally down across centuries from the forefathers' time. [...] The *griot* would speak, bending forward from the waist, his body rigid, his neck cords standing out, his words seeming almost physical objects. [...] Spilling from the *griot's* head came an incredibly complex Kinte clan lineage that reached back across many generations: who married whom; who had what children; what children then married whom; then their offspring. It was all just unbelievable. I was struck not only by the profusion of details, but also by the narrative's biblical style, something like: " - and so-and-so took as a wife so-and-so, and begat ... and begat ... and begat ..." (Haley 677).

A travers ce passage, on note la manière frappante dont l'histoire ancestrale des Kinte est racontée par le griot. Elle montre que ce dernier maîtrise parfaitement son rôle de transmetteur de l'histoire et du savoir. Alex Haley même avoue être frappé par l'habileté du griot qui fournit tous les détails de l'histoire mais aussi utilise un style biblique dans sa narration.

Dans son récit, le griot fait remonter Alex Haley aux souches lointaines de sa famille ancestrale par une longue énumération générationnelle. Par cette tirade, il lui fait découvrir ses origines gambiennes. A travers la récitation de l'arbre généalogique des Kinte, Kebba Kanji Fofona joue bien son rôle traditionnellement dévolu aux griots qui assurent la transmission de l'histoire familiale à la jeune génération.

Ainsi, en précisant les branches de l'arbre généalogique dont Alex Haley est issu, Kebba Kanji Fofona parvient à lui démontrer qu'il provient d'une souche clairement identifiable. Le procédé utilisé rappelle celui de Djibril Tamsir Niane dans *Soundjata ou l'épopée mandingue* où il confie la voix auctoriale à Djeli Mamadou Kouyaté, un griot du village de Djéliba Koro dans la circonscription de Siguiri en Guinée (Niane 9). Abordant dans ce même sens, Pierre Gomez confirme cette pensée à travers ce passage suivant :

Oral traditions play a large role in *Roots*. People called *griots* are a central figure in Mandinka culture. They are historians whose

memories go back centuries, and they know the entire oral history and traditions of their people. Stories are also a large part of Kunta's life as a child in Juffure. Though some people, mainly men, can write well in Arabic, it is through oral traditions that the Mandinka preserve most of their heritage.

In America, Kunta's story is passed down through the generations by means of oral traditions. Additionally all the family members, marriages, masters, and other life circumstances of Kunta's descendants also are passed down through oral traditions. Barely any people in the story are able to read or write, so similar to the Mandinka, oral traditions are the best way to pass on their culture. It is through these oral narratives that Haley is able to reconstruct his family background and figure out where Kunta came from in Africa. As one person tells Alex Haley at the end of the novel, people do not realize what the human memory is capable of because of writing. The griots can recite history for days since they do not rely on writing to pass it on (Gomez 157).

A la lumière de toutes ces illustrations, l'on note qu'en ce qui concerne l'Afrique, la parole est sans doute le principal transmetteur des savoirs ancestraux. Comme l'écrit Jacques Chevrier dans *L'Arbre à palabres*, la parole demeure, malgré les évolutions constatées depuis le début du vingtième siècle, « le support culturel prioritaire et majoritaire par excellence, dans la mesure où elle en exprime le patrimoine traditionnel et où elle tisse entre les générations passées et présentes ce lien de continuité et de solidarité sans lequel il n'existe ni histoire ni civilisation » (Chevrier 9).

Cependant, malgré l'importance du griot dans la société africaine, la plupart des descendants de cette lignée ont tendance à abandonner les pratiques de leurs ancêtres, comme l'illustre ce passage :

It is however sad to know that with the advent of modernization, emigration and rural exodus, many sons and daughters of griots have abandoned the knowledge and artistic practices of their ancestors. Many of them no more fulfill their original function. Their roles have changed, particularly in big towns where they have become professional artists. The need to adapt to new social structure which modern society has imposed, has made even the older griots not to encourage their wards to take after them; for they are in the dark as

to what the future holds for them in African society with its irreversible mutation (Ebine 9).

Selon Simon Adewale Ebine, la modernité, le phénomène de l'émigration et l'exode rural sont à l'origine du déclin de cette fonction du griot. Ses héritiers sont victimes d'une société qui leur impose de nouvelles fonctions comme des artistes professionnels. Néanmoins, il faut préciser qu'il existe toujours des traditionalistes qui, malgré la modernité, l'impact de la culture européenne, constituent des gardiens de la tradition orale. Dans ce sens, Simon précise:

In Black Africa, written literature probably emerged in the 1900s with the education of Africans in western education. This date underscores the antecedent of oral literature in the Negro-African cultural universe. Nonetheless, even in this modern era, this form of oral tradition still exists among the various traditionalists in Africa, and such groups as the griots among the Manding people of West Africa, who were at one time regarded as veritable holders of oral tradition before the transformation of societies with the advent of modernity (Ebine 9).

Même si on note un certain déclin de la tradition orale, la fonction du griot reste importante en Afrique de l'Ouest en général et dans les tribus Manding, Wolof, Serere en particulier où il joue un rôle majeur dans la vie quotidienne des gens et des communautés. En plus, l'oralité constitue un moyen d'inculquer l'éducation de base aux enfants, ce qui leur permettra de devenir des adultes responsables. Ainsi, la société ne doit pas perdre de vue toutes ces valeurs fondatrices qui émanent de la tradition orale africaine.

Conclusion

L'étude de *Roots* d'Alex Haley montre que la Gambie occupe une place centrale dans le voyage du retour aux sources ancestrales de l'auteur. De la naissance de Kunta Kinte, son ancêtre lointain durant la période de l'esclavage, à la découverte de ses racines africaines, Alex Haley a fait beaucoup d'investigations qui lui ont permis de savoir que tout commence et se termine en Gambie. La représentation qu'il fait de ce terroir s'accroît sur

ses différentes pratiques culturelles, les activités économiques, la vie sociale et religieuse menées par la population de Djouffouré. Malgré sa petite superficie, le pays que le narrateur découvre est remarquable par sa diversité ethnique et une histoire très riche.

Le séjour d'Alex Haley en Gambie lui a permis de renouer le cordon ombilical qui le lie avec cette terre d'origine. Ainsi, cette reconnexion est rendue possible grâce au rôle important mené par le griot Kebba Kanji, figure incontournable dans la transmission de l'histoire ancestrale de l'auteur. A cela s'ajoute l'éducation des parents comme Omoro et celle des grands parents comme Yaïsa, à travers les histoires racontées à leurs enfants et petits fils. C'est d'ailleurs ce qui fait que dans *Roots*, on note une forte dose d'oralité. La mission assignée aux griots gambiens qui racontent à Alex Haley l'histoire de ses ancêtres, constitue l'une des caractéristiques marquantes de l'œuvre. C'est d'ailleurs cette découverte de son arbre généalogique qui lui a permis de connaître sa véritable souche ancestrale et de satisfaire sa quête identitaire. Ainsi donc, contrairement à beaucoup d'Africains Américains, Alex Haley finit par se rattacher à sa terre d'origine et par conséquent, résoudre sa crise d'identité.

Quelques années après la sortie de *Roots*, la question de l'identité a beaucoup préoccupé la communauté noire américaine. Le désir de connaître leur passé, leur histoire, leurs origines a poussé plusieurs Africains Américains à entreprendre une quête pour découvrir leurs racines. Ce retour aux sources, dans les lieux où leurs ancêtres ont été capturés et déportés vers les plantations d'Amérique du Sud, représente pour beaucoup une communion avec l'Afrique de leurs ancêtres, « a return to manhood, to a land where they feel they belong, where they can protect their women, and where they can reconnect with their ancestry » (Bruner 292).

Aujourd'hui, grâce à la popularité de l'œuvre d'Alex Haley, le terroir de Djouffouré est connu à travers la diaspora avec le *Roots Homecoming Festival* qui accueille de nombreux visiteurs composés majoritairement d'Africains Américains. A travers des séances de danse, de tam-tam, de lutte, des courses de pirogues, des carnivals, des expositions, des forums de discussion pour les investisseurs etc., les Américains d'origine africaine et les

Gambiens redécouvrent leur culture. Depuis 1994, le gouvernement gambien a initié cette célébration qui a comme objectif d'encourager les peuples de descendance africaine de la diaspora à davantage connaître et réaffirmer leur identité ancestrale. Le contact physique leur permet de commémorer l'esclavage et de découvrir la richesse et la diversité de la culture africaine en général et celle gambienne en particulier. Aujourd'hui, le festival qui était initialement célébré annuellement est organisé deux fois par an. C'est dire que cet événement participe au développement de la Gambie sur le plan économique et culturel.

Bibliographie

Corpus

- Haley, Alex. *Roots: The Saga of an American Family*. New York: Doubleday & Company, Inc., 1976.

Sources secondaires

Ouvrages

- Cauvin, Jean. *Comprendre la parole traditionnelle*. Paris: Saint-Paul – Classiques Africains, 1980, 88 p.

- Chevrier, Jacques. *L'Arbre à palabres. Essai sur les contes et récits traditionnels d'Afrique noire*. Paris : Editions Hatier International, 2005.

- Gomez, Pierre. *Territoire, mythe, représentation dans la littérature gambienne : une méthode géocritique*. Paris: L'Harmattan, Collections « Critiques littéraires », 2013.

- Camara, Laye. *Le Maître de la parole*. Paris: Plon, 1978.

- Niane, Djibril Tamsir. *Soundjata ou l'épopée mandingue*. Paris: Seuil, 1984.

- Scheub, Harold. *The Poem in the Story: Music, Poetry, and Narrative*. Madison, Wisconsin: The University of Wisconsin Press, 2002.

Articles

- Adou, Kouamé. « Littérature postcoloniale et transfert de l'héritage culturel : le dilemme linguistique des écrivains africains », *Academic Journal*, Vol. 1, Numéro 1, November 2013.
- Asante Welsh, Kiriamu. "The Aesthetic Conceptualization of Nzuri", *The Afrocentric Paradigm*. Trenton, NJ: Africa World Press, 2003.
- Bruner, Edward M. « Tourism in Ghana: The Representation of Slavery and the Return of the Black » *American Anthropologist*, Vol. 98, n°2 (June 1996), pp. 290-304.
- Diakité, Boubakary. « De la page d'écriture et du mythe de l'ancêtre rebelle: la problématique de l'écrit et de la parole dans le roman francophone ouest africain ». Ph.D Dissertation, Louisiana State University, Department of French Studies, December, 2003.
- Ebine, Simon Adewale. "The Roles of Griots in African Oral Tradition among the Manding" *Approaches in International Journal of Research Development*, Volume 11, No. 1, April, 2019: ISSN 2141-1409 pp 9-10.
- Nnaemeka, Obioma. "From Orality to Writing: African Women Writers and the (Re)Inscription of Womanhood", *Research in African Literatures*, vol. 25, n°4, Winter, 1994.

Webographie

- Baumgardt, Ursula. « Oralité », *ELLAF : La bibliothèque numérique des littératures en langues africaines*, 2017. <http://ellaf.huma-num.fr/oralité>.
- Bellagamba, **Alice**. « Back to the Land of Roots. African American Tourism and the Cultural Heritage of the River Gambia », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 193-194 | 2009, mis en ligne le 25 juin 2009, consulté le 13 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/18780> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.18780>

-http://www.guidemondialdevoyage.com/country/96/general_information/Afrique/Gambie.html

- Coulon, Christian. « Gambie », Encyclopaedia Universalis, consulté le 5 décembre 2022.

URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/gambie/>

- Keita, Sécou. www.secoukeita.com/m-story/my-culture. 2014, p. 4. Accessed 03-03- 2021.

- Ndiaye, Raphaël. « Tradition orale: de la collecte à la numérisation », The 65th IFLA Council and General Conference, Interlending & Document Supply, Vol. 27, N°2, 1999.

<http://archive.ifla.org/IV/ifla65/65rn-f.htm>.

-Peytard, Jean. « Oral et scriptural : deux ordres de situations et de description linguistiques », *Langue Française*, 6, 1970, pp. 35-39. DOI : [10.3406/lfr.1970.5478](https://doi.org/10.3406/lfr.1970.5478)